

# Samuel Rogers en Suisse

Autor(en): **Giddey, Ernest**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **66 (1958)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-50863>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## Samuel Rogers en Suisse

Le *Times* du 19 décembre 1955 reproduisit, dans sa rubrique « Le *Times* d'il y a cent ans », quelques lignes d'un article nécrologique consacré à Samuel Rogers, poète-banquier-collectionneur d'art décédé à Londres le 18 décembre 1855, à l'âge de quatre-vingt-douze ans. Le nom même de Rogers était sans doute inconnu de la plupart des lecteurs de 1955. Un siècle plus tôt, le personnage était suffisamment célèbre pour que sa mort suscitât dans maintes revues de copieuses études, suivies bientôt de biographies exhaustives <sup>1</sup>.

L'histoire littéraire fournit plus d'un exemple de gloires éclatantes et passagères. Le cas de Rogers est peut-être particulier. De son vivant, sa poésie connut une large popularité ; elle est aujourd'hui, dit un critique, « morte au-delà de tout espoir de résurrection » <sup>2</sup>. Pour les historiens des lettres, son auteur reste cependant bien vivant ; ils ne peuvent l'éviter. Car Rogers fut, pendant près d'un demi-siècle, une sorte d'institution littéraire et sociale, un monument que l'on visitait. Et les visiteurs, illustres ou obscurs, n'ont pas caché leurs impressions. Recueils de lettres, mémoires, journaux intimes, revues publiques, hebdomadaires satiriques, partout Rogers apparaît. En cette première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, rares sont les ouvrages dont l'index ne lui réserve pas une place.

On le loue avec passion ; on le critique avec âpreté. C'est, dit Carlyle, « un vieux phénomène très affligeant, déprimant, à moitié fou, dont la bouche n'exhale que bavardage futile, fatuité, vanité et l'esprit le plus glacial que l'on puisse trouver à Londres » <sup>3</sup>. « J'aime Rogers, semble protester Walter Scott,

---

<sup>1</sup> Nous nous permettons de renvoyer nos lecteurs à un petit volume que nous publierons sous peu (*Rogers et son poème Italy*), où nous donnerons en notes des indications bibliographiques détaillées et dresserons une liste plus complète des références à Rogers.

<sup>2</sup> *Recollections of the Table-Talk of Samuel Rogers*, publié par MORCHARD BISHOP. Lawrence (Kansas), 1953, p. XI.

<sup>3</sup> DAVID ALEC WILSON, *Carlyle on Cromwell and Others (1837-1848)*. Londres, 1925, p. 359-360.

et je l'ai toujours trouvé plein d'amitié pour moi. »<sup>1</sup> Dans le camp de Carlyle, l'on distingue Coleridge, Charles Greville, Thomas Creevey. Derrière Walter Scott, il y a Wordsworth, Thomas Moore, Dickens. D'ailleurs, dans la louange comme dans la critique, toutes les nuances sont présentes, de l'éloge dithyrambique à l'insulte grossière. Toutes les volte-face aussi : après s'être dit l'ami de Rogers, Byron lui décoche un poème où l'ironie la plus cruelle éclate à chaque vers.

Le cercle de ceux qui connurent Rogers est immense. De Sheridan à Tennyson, il n'est guère d'écrivain qui ne l'ait approché. Et non seulement des Anglais, mais des Américains comme Washington Irving, Fennimore Cooper, Longfellow, Emerson, Melville, Prescott ; M<sup>me</sup> de Staël et Lamartine ; Ugo Foscolo. Et l'on ne saurait omettre les hommes politiques : Lucien Bonaparte et Talleyrand ; le duc de Wellington, Peel, Disraeli, Gladstone. Chacun l'a jugé, selon sa propre nature ou d'après l'humeur du moment, les vapeurs de l'encens se mêlant à l'âcreté du vinaigre.

L'ont également jugé ceux qui, sans l'approcher, ont ri à ses dépens dans les salons de Londres. Car tout chez Rogers est matière à épigrammes ou à plaisanteries, son habillement, sa calvitie, son aspect cadavérique, même la plume avec laquelle il écrit, née, dit Sydney Smith, « sur le dos d'une pauvre oie inconsciente »<sup>2</sup>. Rogers apparaît même, sous divers masques, dans des romans : *Glenarvon*, de Caroline Lamb, le traite de hyène jaune ; la comtesse de Blessington, dans *Strathern*, le dépeint sous les traits d'un rimailleur vaniteux et malfaisant.

Le procès de Rogers prend parfois des allures politiques. Le poète trouve des défenseurs dans le clan des Holland, dont les sympathies whig sont bien connues. Contre lui s'élèvent les périodiques tory, le *John Bull*, le *Fraser's Magazine* : « C'est un homme laid, peut-on lire en 1833, son visage est mort ; ses plaisanteries, plates. Sa poésie est pauvre et sa banque est riche ; ses vers, qu'il a volés, seront oubliés ; ses plaisanteries, que d'autres firent pour lui, survivront peut-être. »<sup>3</sup>

---

<sup>1</sup> *The Journal of Sir Walter Scott*, publié par J. G. TAIT. Edimbourg et Londres, 1950, p. 550.

<sup>2</sup> *The Letters of Sydney Smith*, publié par NOWELL C. SMITH. Oxford, 1953, vol. I, p. 327.

<sup>3</sup> Cité par J. R. HALE dans *The Italian Journal of Samuel Rogers*. Londres, 1956, p. 25.

La poésie de Rogers, en effet, n'est pas épargnée. Keats considère *La vie humaine*, une des œuvres principales de Rogers, comme un poème mort-né. Byron en revanche place Rogers au-dessus de Wordsworth et de Coleridge. Macaulay, tout en reconnaissant certains mérites à l'œuvre de Rogers, s'étonne de sa popularité. Hazlitt se montre encore plus réservé.

\* \* \*

Quelle est la raison, dira-t-on, de ces jugements contradictoires, tant sur l'homme que sur l'œuvre ? Pourquoi, autour de ce personnage, une telle passion ?

Rogers est en partie responsable des inimitiés qui se dressent devant lui. Il est armé d'une langue pointue, dont il se sert sans indulgence. Il aime, dans les salons qu'il fréquente, à glisser une allusion, un bon mot chargé de sous-entendus ou une historiette significative. Il ne craint pas d'attaquer les personnages haut-placés. Lady Holland, sa protectrice attitrée, reconnaît qu'il a une langue de vipère, bien que ses intentions, s'empresse-t-elle d'ajouter, soient excellentes.

On admire sa conversation élégante ; on rit discrètement de ses reparties. On ne l'aime pas. On a plutôt peur de lui. « Se quereller avec Rogers, écrit Lady Cowper, voilà de quoi faire battre le cœur le plus solide ; c'est être haché, puis servi avec une sauce piquante. »<sup>1</sup> Et on en vient à oublier que cet homme inquiétant possède d'incontestables qualités.

Il est généreux. La richesse dans laquelle il vit, déclare-t-on aussitôt, rend la libéralité facile. « Il fait le bien de temps en temps », affirme Byron en 1821, c'est-à-dire après s'être brouillé avec lui, « pour s'acheter un shilling de salut en compensation de ses calomnies<sup>2</sup> ». Le résultat pourtant est là : pour de nombreux écrivains et pour plus d'un artiste, Rogers fut une providence. Il aida financièrement Sheridan, Campbell, Moore, Wordsworth, Sir Thomas Lawrence. Il ne ménagea pas sa peine pour assurer le succès littéraire de ceux qui se fiaient à lui. Il s'efforça de mettre fin à plusieurs querelles d'hommes de lettres,

---

<sup>1</sup> THE EARL OF ILCHESTER, *Chronicles of Holland House, 1820-1900*. Londres, 1937, p. 45.

<sup>2</sup> Byron, *A Self-Portrait, Letters and Diaries, 1798 to 1824*, publié par PETER QUENNELL. Londres, 1950, vol. II, p. 617.

réconciliant Moore et Jeffrey, Byron et Moore, le D<sup>r</sup> Parr et Mackintosh. Rogers professe des idées sociales avancées ; il est rempli de sympathie pour les opprimés, qu'il défend de son mieux, un peu comme Voltaire, auquel l'apparentent par ailleurs son visage décharné et le mordant de ses propos.

Il est homme de goût. Dans son admirable maison de Saint-James, il a réuni une collection d'œuvres d'art d'une extrême richesse, où Rubens et Rembrandt figurent à côté de Raphaël et de Velasquez, des vases grecs à côté d'incunables et de manuscrits de Gray. A sa mort, cette collection fut vendue aux enchères et produisit une somme supérieure à quarante-deux mille livres sterling. Préalablement, Rogers avait légué à la National Gallery quelques-unes de ses plus belles toiles. <sup>1</sup>

On en vient donc à se demander si cet homme aux mérites éminents n'a pas été injustement décrié. Les faiblesses de son caractère — sa malignité, notamment — suffisent-elles à expliquer les controverses violentes que, des dizaines d'années durant, son nom provoque, presque infailliblement ?

Si paradoxal que cela paraisse, les voyages que Rogers effectua en Suisse et leurs conséquences littéraires vont nous permettre de répondre en partie à cette question.

\* \* \*

C'est en 1814 que Rogers quitta l'Angleterre pour faire son « grand tour » sur le continent. Il avait alors cinquante et un ans. Il avait dépassé depuis longtemps l'âge où habituellement les jeunes Anglais allaient compléter leur éducation sur les bords du Tibre ou de l'Arno. Les troubles révolutionnaires et les guerres napoléoniennes avaient été, partiellement du moins, responsables de ce retard.

Rogers quitta le sol anglais le 20 août 1814, en compagnie de sa sœur. Le jour même, il commença à tenir son journal de voyage. Il se mit à noter ses impressions, se servant d'un style télégraphique, se contentant parfois d'énumérer les endroits visités ou les spectacles observés, esquissant un portrait ici et là, ou encore projetant en quelques termes éclatants une admiration

---

<sup>1</sup> Un Giorgione (Gaston de Foix), un Titien (Noli me tangere), un Guido Reni (Ecce Homo). Cf. *National Gallery, Catalogue of the Pictures*. Londres, 1921, nos 269-271, p. 119, 252, 302.

enthousiaste et sincère. L'écriture est fine, penchée, régulière ; de temps à autre, un dessin ou un croquis. Et presque partout, la naïve fraîcheur de notes prises au jour le jour : « Un garçon chante sous ma fenêtre en ce moment », écrit-il à Murgenthal, le 18 septembre <sup>1</sup>.

La partie de ce journal consacrée à la Suisse occupe une bonne vingtaine de pages, situées au début. Rogers, en effet, ne s'arrête guère en France : le temps, à Rouen, de jeter un coup d'œil à la maison natale de Corneille ; quelques jours à Paris. Le 4 septembre, Rogers est à Dijon ; le 7, aux Rousses, à deux pas de la frontière vaudoise. Ici commence l'étape helvétique et savoyarde du voyage de Rogers. Elle dura un mois, se terminant au col du Simplon, le 5 octobre.

L'itinéraire de Rogers est assez curieux. Par Prangins <sup>2</sup>, Nyon et Coppet, il gagne Genève. Une excursion à Chamonix et à la Mer de Glace, complément indispensable à tout voyage en Suisse, l'occupe pendant quatre jours. De retour à Genève, Rogers visite la ville puis, par la rive sud du Léman, gagne Meillerie et Saint-Gingolph. Il se dirige alors sur Clarens, Vevey et Lausanne, où il ne s'arrête que quelques heures. Il prend presque aussitôt la route du Chalet-à-Gobet. Par Moudon, Payerne et Morat, il se dirige sur Berne, où il arrive le 17 septembre au soir. Le 18, par Herzogenbuchsee, il gagne Murgenthal. Le 19 le conduit à Zofingue, Sursee et Lucerne. C'est alors une visite de la Suisse centrale, pendant trois jours ; le lac des Quatre-Cantons est parcouru dans toute sa longueur, ce qui nous vaut des allusions à Stansstad, à Gersau, au Grütli, à la chapelle de Tell ; avec, de Flüelen, une incursion à Altdorf et, de Brunnen, une expédition à Schwyz et à la région d'Arth. Le 22 septembre, Rogers se retrouve à Lucerne. Par Sumiswald, il revient sur Berne. De Berne, il gagne Aarberg, puis les rives du lac de Bienna. Il visite, comme il se doit, l'île Saint-Pierre. Prenant la direction du sud, il ne fait que traverser Cerlier et Neuchâtel,

---

<sup>1</sup> Publié de manière fragmentaire par P. W. CLAYDEN dans *Rogers and his Contemporaries*, 2 vol., Londres, 1889, ce journal a été récemment édité avec soin et dans sa totalité par J. R. Hale (cf. *supra*, p. 16, n. 3).

<sup>2</sup> Hale (*Journal*, p. 139) propose, pour remplir un blanc du manuscrit, de faire passer Rogers par Gex. On voit mal notre voyageur aller des Rousses à Gex, puis revenir sur Prangins (« Passed a house of Louis Bonaparte ») et Nyon. Le nom omis par Rogers est sans doute Saint-Cergue.

passé à Concise la nuit du 26 au 27 septembre et, par Yverdon et Orbe, arrive une seconde fois à Lausanne. Va-t-il, après ce tour de Suisse, se diriger directement vers l'Italie, but de son voyage ? Il ne résiste pas à la tentation de revoir Genève, ce qui lui permet d'entrevoir au passage Morges, Rolle et Coppet.

Et c'est, une fois encore, la rive sud du lac, les falaises de Meillerie, un clair de lune à Saint-Gingolph. Saint-Maurice, Martigny et Sion sont les étapes suivantes. Brigue enfin, avant le départ pour Domodossola par la route récemment construite du Simplon.

Cet itinéraire nous dit la curiosité de Rogers. Ce qu'il définit moins clairement, c'est l'objet de cette curiosité. Les spectacles naturels sont évidemment ce qui d'abord séduit notre voyageur : les Alpes et leurs détails multiformes et étourdissants, à Montanvers, ou vues de Berne, dans leur lointaine majesté ; le Léman au coucher du soleil ; une soirée pluvieuse et pourtant magnifique sur le lac des Quatre-Cantons ; les vergers de Sursee, lourds de pommes rouges ; la vallée du Rhône au crépuscule, avec la double masse rectiligne de ses montagnes ; les fleurs aussi, campanules et rhododendrons.

Rogers s'intéresse à l'architecture du pays : les fermes plantureuses de la campagne bernoise ; les fontaines de Payerne, qui lui rappellent des gravures de Dürer ; une vieille maison patricienne à Schwyz<sup>1</sup> ; le château de Ripaille ; la bourgade de Brigue, dont les tours aux toits sphériques sont, aperçues de loin, comme une première vision de l'Orient.

Mais plus que le roc brut des montagnes ou la pierre polie des maisons, c'est la vie qu'il aime à regarder. Son journal contient en plus d'un endroit l'esquisse de gestes ou de mouvements : sur le Léman, une lente barque chargée de tonneaux de vin ou un bateau de paysans savoyards allant au marché de Lausanne ; une diligence tirée par un cheval et deux mulets, à l'allure d'un escargot ; un monsieur transporté à la Mer de Glace en chaise à porteurs ; un aubergiste de Thonon, rescapé de la campagne de Russie, au cours de laquelle il n'a tué qu'un Cosaque ; près de Brunnen, des garçons s'exerçant au tir à l'arc ; un vieil infirme

---

<sup>1</sup> La maison Reding ; elle attira également l'attention de Dorothy Wordsworth. Cf. *The Letters of William and Dorothy Wordsworth. The Later Years*, publié par ERNEST DE SELINCOURT, vol. I (1821-1830). Oxford, 1939, p. 105.

priant dans une chapelle valaisanne, image sortie, semble-t-il, d'un album de Rembrandt ; des paysans ramassant des pommes de pin ; les mendiants de Schwyz, qui vous poursuivent dans votre auberge, jusqu'à la porte de votre chambre ; une noce à Concise, où tout le village est en émoi ; des jeunes filles tissant un filet de pêcheurs à l'ombre d'un arbre, à Meillerie ; près de Sion, un ermite qui promet de prier pour votre salut ; et, dans la salle commune d'un cabaret de Suisse allemande, une multitude d'hommes et de femmes « buvant le petit vin d'Yverdon », une de ces foules, dit-il, que Teniers a si bien su peindre.

Et se mêlant à ces particules de vie, de fréquents rappels de la vie qui s'est éteinte, souvenirs historiques et réminiscences littéraires : en franchissant le Jura, Rogers songe à Toussaint Louverture, le héros haïtien mort au fort de Joux, victime du despotisme napoléonien ; à Coppet, il erre autour du mausolée où reposent le banquier Necker et sa femme ; les trois hommes du Grütli et Guillaume Tell hantent son esprit tandis qu'il navigue sur le lac des Quatre-Cantons et sur le lac de Zoug ; dans le *Münster* de Berne il cherche, sans le trouver, un monument à la mémoire d'Albert de Haller ; à Vevey, la demeure de Ludlow lui rappelle Charles I<sup>er</sup> ; à Ferney, il s'attarde dans la chambre de Voltaire ; à Lausanne, il relit, à la Grotte, quelques passages des *Mémoires*<sup>1</sup> de Gibbon : le pavillon où fut écrite la dernière page du *Déclin et chute de l'Empire romain* est toujours là ; le berceau d'acacias a disparu, où l'historien, ayant déposé la plume, alla se promener un instant.

Une pensée à Voltaire, une autre à Gibbon, au passage. Rousseau, en revanche, occupe plus constamment l'esprit de Rogers. Ce voyage dans la Suisse de 1814 est, à plus d'un endroit, un pèlerinage aux lieux qui rappellent l'auteur de *La Nouvelle Héloïse* et des *Rêveries du promeneur solitaire* : la maison du futur philosophe, à Genève, dans la vieille ville ; la maison de Julie, à Clarens ; celle de Madame de Warens ; le rocher de Saint-

---

<sup>1</sup> « Read part of his memoirs and some of his letters there, found in a French translation at a bookseller's » (*Journal*, p. 144). Par la suite Rogers modifia, dans une conversation, quelques détails : « At Lausanne, my sister and I went to see Gibbon's house ; and, borrowing the last volume of the *Decline and Fall*, we read the concluding passages of it on the very spot where they were written » (*Table-Talk*, ed. MORCHARD BISHOP, p. 141). Les allusions à l'acacia et au pavillon prouvent que c'est bien les *Mémoires* que Rogers avait en main.



Preux, à Meillerie ; la quiétude de l'île Saint-Pierre. La fiction et la réalité semblent parfois se confondre.

Ajoutons enfin, pour avoir du journal helvétique de Rogers une image plus complète, la mention de personnages entrevus ou rencontrés : l'impératrice Marie-Louise, aperçue à Sécheron, un jour où elle gagne les rives du lac pour s'y livrer aux plaisirs de la pêche ; Madame de Staël, que Rogers a reçue chez lui, à Londres ; Sismondi, l'auteur de l'*Histoire des républiques italiennes* ; Thomas Bowdler, celui qui expurgea Shakespeare ; August-Wilhelm Schlegel ; Etienne Dumont ; Madame de Montolieu. L'historien lira peut-être avec intérêt que Rogers rendit visite à Aloys Reding, l'ancien landamman de Schwyz, et qu'à Altdorf il suivit avec curiosité les démarches de délégués schwyzois et unterwaldiens venus avec l'espoir de gagner à leur cause le gouvernement d'Uri. La Confédération suisse traversait alors des moments difficiles.

Le journal de Rogers, on le voit, se signale à notre attention par son extrême banalité et par sa richesse incontestable. Il est banal parce que Rogers voit en Suisse ce que tout Anglais moyen pouvait voir ; les spectacles qu'il aperçoit ne le laissent pas indifférent, mais ne suscitent pas en lui, comme chez un Wordsworth ou un Byron, des émotions sortant du cadre ordinaire de l'expérience humaine. Il est riche cependant, parce que cet homme moyen est un être à l'intelligence rapide, curieux d'esprit, maître d'une solide culture littéraire et artistique, disponible à toutes les impressions que prodigue la vie de tous les jours.

\* \* \*

Le 5 octobre 1814, Rogers arrive à Domodossola. La suite de son voyage ne nous intéresse pas en ce moment. Elle le conduisit vers les lieux célèbres que tous les Anglais fortunés désiraient voir : Bologne, Florence, Rome, Naples, Paestum. . .

Le retour s'effectua par Innsbruck, l'Allemagne, les Pays-Bas et la Belgique. La nouvelle du retour de l'île d'Elbe précipita les dernières étapes. Sur la route d'Ostende, Rogers rencontre des contingents fraîchement débarqués de cavalerie anglaise. Nous sommes au 5 mai 1815. Waterloo est du 18 juin.

De ce voyage de plusieurs mois, Rogers rapporta, en plus du journal dont nous avons analysé les fragments se rapportant à

la Suisse, l'idée et les premiers éléments d'un poème. C'est en effet à ce premier voyage en Italie que remonte l'origine d'*Italie*, la dernière grande œuvre de Rogers.

La composition d'*Italie* se fit à un rythme fort lent. Rogers n'écrivait pas vite. En outre il fut préoccupé, jusqu'en 1819, par une autre œuvre, *La Vie humaine*. En 1822 cependant, *Italie* était assez avancé pour que Rogers pût songer à une publication. L'année précédente, il avait effectué un second voyage en Italie, dans l'espoir d'y rafraîchir ses souvenirs et d'y retrouver les impressions ressenties sept ans plus tôt. Il traversa une seconde fois la Suisse, de Genève au Simplon, par Lausanne et Vevey.

La totalité d'*Italie* ne parut pas en 1822, mais uniquement la première partie, c'est-à-dire les pièces de vers concernant la Suisse et l'Italie du Nord. Le volume parut anonymement à Londres, chez Longmans. En 1823 et en 1824, une seconde et une troisième éditions, toutes deux augmentées, furent publiées par John Murray, avec mention du nom d'auteur dans les deux cas. Le succès ne semble pas avoir répondu à l'espérance de Rogers. Ses œuvres antérieures avaient connu une large popularité ; la première partie d'*Italie* ne rencontra qu'une indifférence polie.

La seconde partie, sortie de presse en 1828, n'eut pas un sort meilleur. Rogers se décida alors à acheter — il en avait les moyens — la faveur du public. En 1830, il fit paraître une édition illustrée de son poème et s'adressa, pour l'illustration, à des artistes de grande valeur, et notamment à Turner et à Stothard. Il engagea dans l'entreprise plus de sept mille livres. Le succès cependant fut considérable : des milliers d'exemplaires se vendirent en quelques mois, en dépit du prix élevé du volume. La qualité de l'illustration servit la cause du texte. *Italie* fut bientôt une œuvre abondamment diffusée, connue, sinon admirée, d'un très grand nombre de lecteurs. Elle fut pour Ruskin comme une première révélation de Venise et de Rome.

Dans le poème comme dans le journal, la partie helvétique est située au début. *Italie* semble donc être une projection poétique de l'itinéraire touristique suivi lors du voyage de 1814-1815 ; ce voyage, avons-nous vu, commença par la Suisse.

*Italie* ne constitue pas à proprement parler un poème unique. Il s'agit plutôt d'une succession de tableaux quasi indépendants,

la personnalité de l'auteur-voyageur étant le seul lien extérieur unissant les divers éléments. Six de ces tableaux sont totalement consacrés à la Suisse. Ce sont les poèmes intitulés *Le lac de Genève*, *Meillerie*, *Saint-Maurice*, *Le Grand-Saint-Bernard*, *Les frères*, *Les Alpes*. D'autres poèmes contiennent des allusions à la Suisse, et en particulier *Jorasse* et *Marguerite de Tours*.

Le titre même des poèmes nous renseigne sur l'itinéraire adopté par le poète : après avoir séjourné dans la région du Léman, il gagne Saint-Maurice et, par le col du Grand-Saint-Bernard, les vallées du Piémont. De son itinéraire effectif, Rogers n'a donc conservé, dans son poème, que quelques éléments. La simplification, voulue par la nature même de l'œuvre d'art, est très nette.

Simplification, mais aussi altération. C'est par le Simplon et non par le Grand-Saint-Bernard que Rogers voyageur quitta la Suisse. On a affirmé que Rogers voulut, par ce subterfuge, dérouter le lecteur et l'empêcher de deviner le nom de l'auteur, la première partie d'*Italie* ayant paru anonymement, ainsi que nous venons de le voir. C'est fort possible, encore que cette modestie ne concorde guère avec ce que nous connaissons du caractère de Rogers. Le secret de l'anonymat n'était d'ailleurs pas difficile à percer ; si un critique attribua *Italie* à Southey, plus d'un lecteur devina la véritable identité de l'auteur : « Je vous ai découvert, dit une lettre de Wordsworth à Rogers, dans une petite collection de poèmes intitulée *Italie*, que j'ai lue avec beaucoup de plaisir. »<sup>1</sup> La substitution du Grand-Saint-Bernard au Simplon s'explique d'une autre façon ; le col conduisant à Aoste fournit à l'imagination un nombre plus élevé de détails pittoresques : les moines partant au secours de voyageurs égarés dans les neiges, les chiens d'avalanche et leurs exploits. Au Musée de Berne, Rogers a pu voir la dépouille empaillée de Barry, chien célèbre, « celui qui jamais ne se trompe », dit-il dans le poème.

Si l'itinéraire poétique diffère de l'itinéraire touristique, que de ressemblances sur des points de détail ! A son arrivée à la frontière helvétique, Rogers avait, en 1814, consacré une pensée

---

<sup>1</sup> *The Letters of William and Dorothy Wordsworth. The Later Years*, publié par ERNEST DE SELINCOURT. vol. I (1821-1830). Oxford, 1939, p. 89.

au sort de Toussaint Louverture. Toussaint Louverture réapparaît dans le poème :

And, on the edge of some o'erhanging cliff,  
That dungeon-fortress never to be named,  
Where, like a lion taken in the toils,  
Toussaint breathed out his brave and generous spirit.

De même réapparaît Gibbon, « évoquant l'ombre de la Rome antique » dans le silence des soirées lausannoises. Sans être nommé, Ludlow est mentionné à propos de Vevey. Le tombeau des Necker, dans le bosquet funèbre de Coppet, n'est pas omis, ni le souvenir des fêtes fastueuses de Ripaille. Nous retrouvons Ferney, « silencieux et vide maintenant ». Nous retrouvons Rousseau.

Rousseau est même présent en plus d'un endroit. Dans *Le lac de Genève*, Rogers rappelle le départ à l'aventure du jeune Jean-Jacques, le lendemain de ce dimanche où il trouva fermées devant lui les portes de sa ville natale. Le poème *Meillerie* s'ouvre par une évocation, qui ne manque pas de solennité, des falaises où Saint-Preux cachait sa douleur :

These grey majestic cliffs that tower to heaven...

Plus loin, l'évocation des personnages de *La Nouvelle Héloïse* est reprise, en des vers où fort habilement le cadre réel se mêle aux souvenirs du roman :

Oft should I wander forth like one in search,  
And say, half-dreaming, "Here St. Preux has stood !"  
Then turn and gaze on Clarens.

La Suisse allemande, qui pourtant est en dehors du chemin parcouru par le poète-narrateur d'*Italie*, n'est pas oubliée. Dans une sorte de parenthèse qui constitue la seconde partie de *Meillerie*, Rogers chante le lac des Quatre-Cantons, berceau de la liberté helvétique. Dans *Jorasse*, nous trouvons des allusions au Schreckhorn et à la Jungfrau. Le poème *Les frères* (il s'agit d'une adjonction tardive qui ne figure pas dans l'édition de 1830) raconte l'aventure, qui d'ailleurs finit bien, d'une famille de Lauterbrunnen dont un des enfants fut enlevé par un aigle.

Car Rogers, s'il permet à ses vers d'exprimer son érudition littéraire ou historique, leur demande aussi de refléter des épisodes

pittoresques ou touchants de la vie de tous les jours. Ici également, l'expression poétique adhère à la réalité entrevue lors du voyage. La noce que le voyageur a aperçue à Concise, le poète la décrit à Saint-Maurice. Le poète, comme le voyageur, nous parle des bateaux du Léman chargés de paysans allant au marché. Et les jeunes filles tissant des filets à Meillerie se retrouvent dans le poème *Saint-Maurice* :

Still by the Lemman Lake, for many mile,  
Among those venerable trees I went,  
Where damsels sit and weave their fishing-nets,  
Singing some national song by the way-side.

Et quand, dans *Les Alpes*, Rogers parle des impressions qu'éprouve un voyageur gravissant un col ou un sommet, ces vers paraissent être l'écho des brèves notes que le journal de 1814 consacrait à la montée à Montanvers ou au passage du Simplon. Ailleurs, des réminiscences de lectures s'ajoutent aux souvenirs du voyage : un fait divers mentionné par Ebel dans son *Manuel du voyageur*<sup>1</sup> est à l'origine de plusieurs vers de *Jorasse* ; fort honnêtement, Rogers signale dans une note la source de son inspiration.

\* \* \*

Mais, dira-t-on, ces analogies ne nuisent-elles pas à l'inspiration poétique ? Les poèmes de Rogers ne sont-ils donc qu'une mise en vers des notes du journal ? La poésie y trouve-t-elle son compte ?

Répondre à ces questions, c'est définir la nature même du message poétique de Rogers, ce représentant parfait d'une humanité moyenne, au demeurant intelligent et cultivé, gentil-homme voltairien qui cependant admire Rousseau.

Sa poésie est à son image. Elle est polie comme sa conversation, raffinée comme ses manières, élégante et délicieuse comme

---

<sup>1</sup> J. G. EBEL, *Manuel du voyageur en Suisse*, 2<sup>e</sup> ed., vol. III. Zurich, 1811, p. 181. Il s'agit de l'accident survenu en 1787 à Christian Bohren, aubergiste à Grindelwald ; Bohren, traversant un glacier, tomba dans une crevasse, se brisa un bras et n'eut la vie sauve qu'en se confiant au torrent glaciaire, qui le ramena à l'air libre. Cf. ERNEST GIDDEY, *Deux Anglais en Suisse en 1787*, dans *Revue historique vaudoise*, 1949 (57<sup>e</sup> année), p. 9.

son salon. Elle ne s'envole jamais vers ces hauteurs éthérées où les grands contemporains de Rogers aiment à planer. Elle vole près du sol, dont avec grâce elle épouse les contours. La suivre du regard ne demande pas un effort considérable ; les joies qu'elle procure — elles sont réelles — sont proportionnées à l'effort.

Comparer Rogers et Wordsworth est injuste et déplacé. La vision touristique de l'un n'a rien de commun avec l'extase panthéiste de l'autre. Un rapprochement entre *Les Alpes au point du jour*<sup>1</sup> de Rogers et *l'Hymne devant le soleil levant* de Coleridge est impensable, comme est impensable tout rapprochement avec Byron, Shelley ou Keats. Pour rendre justice à Rogers, il faut le replacer dans son siècle, qui est le XVIII<sup>e</sup>, en évitant surtout de franchir la date de 1798, qui vit, avec les *Ballades lyriques* de Wordsworth et de Coleridge, le romantisme prendre pied en Grande-Bretagne. La comparaison devient possible, sans toujours être à son honneur, si l'on songe à des hommes comme Goldsmith, Cowper ou Crabbe.

On serait donc tenté d'affirmer, parodiant un vers devenu bien banal, que Rogers naquit trop tard... Il serait plus juste, plus cruel aussi, de dire qu'il vécut trop longtemps et écrivit à un âge trop avancé. Il avait environ soixante-dix ans quand parut l'édition définitive d'*Italie*. Depuis le jour où pour la première fois il s'était mis à écrire des vers, une révolution politique et une révolution littéraire s'étaient effectuées, qui toutes deux appartenaient déjà au passé. Dans les salons londoniens, Rogers est chaudement loué et âprement critiqué. Le problème n'est pas seulement psychologique ; il illustre un conflit de générations.

Au moment où, vers 1835, les poèmes helvétiques d'*Italie* et les admirables illustrations de Turner et de Stothard invitent le voyageur à partir sur les traces de Rousseau, ce n'était plus à Julie ou à Saint-Preux qu'allait d'abord l'intérêt du touriste. Il se portait plutôt sur un nom de poète gravé sur une colonne du souterrain de Chillon. Les goûts avaient changé. Une génération s'était écoulée.

ERNEST GIDDEY.

---

<sup>1</sup> Ce poème est antérieur à *Italie*. Il apparaît, dans les œuvres complètes de Rogers, à la suite des grands poèmes, avec les pièces de circonstances. Cf. *The Poetical Works of Samuel Rogers*, Londres, 1862, p. 175.